

Si nous sommes pointilleux pour les rangs, pour les séances, pour les titres, outre que nous exposons nos qualités à l'examen, à l'enquête et à la contradiction, nous les rendons viles et abjectes; car l'honneur, qui est beau étant reçu en don, devient vilain quand il est exigé, recherché et demandé. Quand le paon fait sa roue pour se voir, en levant ses belles plumes, il se hérise tout le reste, et montre de part et d'autre ce qu'il a d'infâme; les fleurs, qui sont belles, plantées en terre, flétrissent étant maniées. Et comme ceux qui odorent<sup>4</sup> la mandragore de loin et en passant reçoivent beaucoup de suavité, mais ceux qui la sentent de près et longuement en deviennent assoupis et malades; ainsi les honneurs rendent une douce consolation à celui qui les odore de loin et légèrement, sans s'y amuser ou s'en empresser; mais à qui s'y affectionne et s'en repaît, ils sont extrêmement blâmables et vitupérables.

La poursuite et amour de la vertu commence à nous rendre vertueux, mais la poursuite et amour des honneurs commence à nous rendre méprisables et vitupérables. Les esprits bien nés ne s'amuse pas à ces menus fatras de rang, d'honneur, de salutations; ils ont d'autres choses à faire; c'est le propre des esprits fainéants. Qui peut avoir des perles ne se charge pas des coquilles; et ceux qui

<sup>4</sup> Sentent. Ce qui suit est une allusion à une croyance populaire.

prétendent à la vertu ne s'empressent point pour les honneurs. Certes, chacun peut entrer en son rang, s'y tenir sans violer l'humilité, pourvu que cela se fasse négligemment et sans contention. Car, comme ceux qui viennent du Pérou, outre l'or et l'argent qu'ils en tirent, apportent encore des singes et perroquets, parce qu'ils ne leur coûtent guère et ne chargent pas aussi beaucoup leurs navires; ainsi ceux qui prétendent à la vertu ne laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont dus, pourvu toutefois que cela ne leur coûte pas beaucoup de soin et d'attention, et que ce soit sans être chargé de trouble, d'inquiétude, de disputes et contentions. Je ne parle néanmoins pas de ceux desquels la dignité regarde le public, ni de certaines occasions particulières qui tirent une grande conséquence; car en cela il faut que chacun conserve ce qui lui appartient, avec une prudence et discrétion qui soit accompagnée de charité et courtoisie.

---

## CHAPITRE V

### DE L'HUMILITÉ PLUS INTÉRIEURE

Mais vous désirez, Philothée, que je vous conduise plus avant en l'humilité, car à faire comme j'ai dit, c'est quasi plutôt sagesse qu'humilité; main-

tenant, donc, je passe outre. Plusieurs ne veulent ni n'osent penser et considérer les grâces que Dieu leur a faites en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaisance; en quoi certes ils se trompent. Car puisque, comme dit le grand Docteur angélique, le vrai moyen d'atteindre à l'amour de Dieu, c'est la considération de ses bienfaits, plus nous les connaissons, plus nous l'aimerons, et comme les bénéfices particuliers émeuvent plus puissamment que les communs, aussi doivent-ils être considérés plus attentivement. Certes, rien ne nous peut tant humilier devant la miséricorde de Dieu que la multitude de ses bienfaits, ni rien tant humilier devant sa justice que la multitude de nos méfaits. Considérons ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre lui, et comme nous considérons par le menu nos péchés, considérons aussi par le menu ses grâces. Il ne faut pas craindre que la connaissance de ce qu'il a mis en nous nous enfle, pourvu que nous soyons attentifs à cette vérité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous. Hélas! les mulets laissent-ils d'être lourdes et puantes bêtes, pour être chargés des meubles précieux et parfumés du prince? *Qu'avons-nous de bon que nous n'ayons reçu? et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en voulons-nous enorgueillir?* Au contraire, la vive considération des grâces reçues

<sup>1</sup> I Cor., iv, 7.

nous rend humbles; car la connaissance engendre la reconnaissance. Mais si, voyant les grâces que Dieu nous fait, quelque sorte de vanité nous venait chatouiller, le remède infailible sera de recourir à la considération de nos ingratitude, de nos imperfections, de nos misères. Si nous considérons ce que nous avons fait, quand Dieu n'a pas été avec nous, nous connaissons bien que ce que nous faisons, quand il est avec nous, n'est pas de notre façon ni de notre cru; nous en jouirons voirement et nous en réjouissons, parce que nous l'avons; mais nous en glorifions Dieu seul, parce qu'il en est l'auteur.

Ainsi, la sainte Vierge confesse que Dieu lui fait choses très-grandes; mais ce n'est que pour s'en humilier et magnifier<sup>1</sup> Dieu: *Mon âme*, dit-elle, *magnifie le Seigneur, parce qu'il m'a fait choses grandes*<sup>2</sup>.

Nous disons maintes fois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère même et l'ordure du monde; mais nous serions bien marris qu'on nous prit au mot et que l'on nous publiât tels que nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, afin qu'on nous coure après et qu'on nous cherche; nous faisons contenance de vouloir être les derniers et assis au bas bout de la table, mais c'est afin de passer plus

<sup>1</sup> Glorifier. — <sup>2</sup> Luc., 1, 46.

avantageusement au haut bout. La vraie humilité ne fait pas semblant de l'être, et ne dit guère de paroles d'humilité ; car elle ne désire pas seulement de cacher les autres vertus, mais encore et principalement elle souhaite de se cacher soi-même. Et s'il lui était loisible de mentir, de feindre ou de scandaliser le prochain, elle produirait des actions d'arrogance et de fierté, afin de se recéler sous icelle et y vivre du tout<sup>1</sup> inconnue et à couvert. Voici donc mon avis, Philothée ; ou ne disons point de paroles d'humilité, ou disons-les avec un vrai sentiment intérieur, conforme à ce que nous prononçons extérieurement ; n'abaissions jamais les yeux qu'en humiliant nos cœurs ; ne faisons pas semblant de vouloir être les derniers, que de bon cœur nous ne voulussions l'être. Or je tiens cette règle si générale, que je n'y apporte nulle exception ; seulement, j'ajoute que la civilité requiert que nous présentions quelquefois l'avantage à ceux qui, manifestement, ne le prendront pas, et ce n'est pourtant pas ni duplicité ni fausse humilité ; car alors le seul offre de l'avantage est un commencement d'honneur, et, puisqu'on ne peut le leur donner entier, on ne fait pas mal de leur en donner le commencement. J'en dis de même de quelques paroles d'honneur ou de respect, qui, à la rigueur, ne semblent pas véritables ; car elles le sont néan-

<sup>1</sup> De se cacher dans celle-ci et d'y vivre tout à fait inconnu.

moins assez, pourvu que le cœur de celui qui le prononce ait une vraie intention d'honorer et respecter celui pour lequel il les dit ; car, encore que les mots signifient avec quelques excès ce que nous disons, nous ne faisons pas mal de les employer, quand l'usage commun le requiert. Il est vrai qu'encore voudrais-je que les paroles fussent ajustées à nos affections, au plus près qu'il nous serait possible, pour suivre en tout et partout la simplicité et candeur cordiales. L'homme vraiment humble aimerait mieux qu'un autre dit de lui qu'il est misérable, qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien, que non pas de le dire lui-même ; au moins, s'il sait qu'on le dit, il ne contredit point, mais acquiesce de bon cœur ; car, croyant fermement cela, il est bien aise qu'on suive son opinion. Plusieurs disent qu'ils laissent l'oraison mentale pour les parfaits, et qu'eux ne sont pas dignes de la faire ; les autres protestent qu'ils n'osent pas souvent communier, parce qu'ils ne se sentent pas assez purs ; les autres, qu'ils craignent de faire honte à la dévotion s'ils s'en mêlent, à cause de leur grande misère et fragilité ; et les autres refusent d'employer leur talent au service de Dieu et du prochain, parce, disent-ils, qu'ils connaissent leur faiblesse, et qu'ils ont peur de s'enorgueillir s'ils sont instruments de quelque bien, et qu'en éclairant les autres ils se consomment. Tout cela n'est qu'artifice, et une sorte d'humilité non-seulement fausse, mais maligne,

par laquelle on veut tacitement et subtilement blâmer les choses de Dieu, ou au fin moins couvrir d'un prétexte d'humilité l'amour-propre de son opinion, de son humeur et de sa paresse.

*Demande à Dieu un signe au ciel d'en haut, ou au profond de la mer en bas,* dit le prophète au malheureux Achab, et il répondit : *Non, je ne le demanderai point et ne tenterai point le Seigneur*<sup>1</sup>. O le méchant ! Il fait semblant de porter grande révérence à Dieu, et sous couleur d'humilité s'excuse d'aspirer à la grâce, de laquelle sa divine bonté lui fait semonce. Mais ne voit-il pas que quand Dieu nous veut gratifier, c'est orgueil de refuser que les dons de Dieu nous obligent à les recevoir, et que c'est humilité d'obéir et suivre au plus près que nous pouvons ses désirs. Or le désir de Dieu est que nous soyons parfaits, nous unissant à lui et l'imitant au plus près que nous pouvons. Le superbe qui se fie en soi-même a bien occasion de n'oser rien entreprendre ; mais l'humble est d'autant plus courageux qu'il se reconnaît plus impuissant, et, à mesure qu'il s'estime chétif, il devient plus hardi, parce qu'il a toute sa confiance en Dieu, qui se plaît à magnifier sa toute-puissance en notre infirmité et élever sa miséricorde sur notre misère. Il faut donc humblement et saintement oser tout ce qui est jugé propre à notre avancement par ceux qui conduisent nos âmes.

<sup>1</sup> Isai., vii, 17.

Penser savoir ce qu'on ne sait pas, c'est une sottise expresse ; vouloir faire le savant de ce qu'on connaît bien que l'on ne sait pas, c'est une vanité insupportable. Pour moi, je ne voudrais pas même faire le savant de ce que je saurais, comme au contraire je n'en voudrais non plus faire l'ignorant. Quand la charité le requiert, il faut communiquer rondement et doucement avec le prochain, non-seulement ce qui lui est nécessaire pour son instruction, mais aussi ce qui lui est utile pour sa consolation. Car l'humilité qui cache et couvre les vertus pour les conserver les fait néanmoins paraître quand la charité le commande, pour les accroître, agrandir et perfectionner. En quoi elle ressemble à cet arbre des îles de Tylos<sup>1</sup>, lequel, de nuit, resserre et tient closes les belles fleurs incarnates, et ne les ouvre qu'au soleil levant, de sorte que les habitants du pays disent que ces fleurs dorment de nuit ; car ainsi l'humilité couvre et cache toutes nos vertus et perfections humaines, et ne les fait jamais paraître que pour la charité, qui, étant une vertu non point humaine, mais céleste, non point morale, mais divine, est le vrai soleil des vertus, sur lesquelles elle doit toujours dominer. Si que les humilités qui préjudicient à la charité sont indubitablement fausses.

Je ne voudrais ni faire du fol ni faire du sage,

<sup>1</sup> Îles dans le golfe Persique.

car si l'humilité m'empêche de faire le sage, la simplicité et rondeur m'empêcheront aussi de faire le fol ; et, si la vanité est contraire à l'humilité, l'artifice, l'afféterie et feintise est contraire à la rondeur et simplicité. Que si quelques grands serviteurs de Dieu ont fait semblant d'être fols pour se rendre plus abjects devant le monde, il les faut admirer et non pas imiter ; car ils ont eu des motifs pour passer à cet excès, qui leur ont été si particuliers et extraordinaires, que personne n'en doit tirer aucune conséquence pour soi. Et quant à David, il dansa et sauta un peu plus que l'ordinaire bienséance ne requérait devant l'arche de l'alliance : ce n'était pas qu'il voulût faire le fol, mais tout simplement et sans artifice il faisait ces mouvements extérieurs, conformes à l'extraordinaire et démesurée allégresse qu'il sentait en son cœur. Il est vrai que quand Michol, sa femme, lui en fit reproche comme d'une folie, il ne fut pas marri de se voir avili : ains, persévérant en la naïve et véritable représentation de sa joie, il témoigne d'être bien aise de recevoir un peu d'opprobre pour son Dieu. Ensuite de quoi je vous dirai que si pour les actions d'une vraie et naïve dévotion on vous estime vile, abjecte ou folle, l'humilité vous fera réjouir de ce bienheureux opprobre, duquella cause n'est pas en vous, mais en ceux qui le font.

## CHAPITRE VI

## QUE L'HUMILITÉ NOUS FAIT AIMER NOTRE PROPRE ABJECTION

Je passe plus avant et vous dis, Philothée, qu'en tout et par tout vous aimiez votre propre abjection. Mais, ce me direz-vous, que veut dire cela Aimez votre propre abjection ? En latin, abjection veut dire humilité, et humilité veut dire abjection, si que, quand Notre-Dame, en son sacré cantique, dit que, parce que Notre-Seigneur a vu l'humilité de sa servante, toutes les générations la diront bienheureuse, elle veut dire que Notre-Seigneur a regardé de bon cœur son abjection, vileté et bassesse, pour la combler de grâces et faveurs. Il y a néanmoins différence entre la vertu d'humilité et l'abjection ; car l'abjection, c'est la petitesse, bassesse et vileté qui est en nous, sans que nous y pensions ; mais, quant à la vertu d'humilité, c'est la véritable connaissance et volontaire reconnaissance de notre abjection. Or le haut point de cette humilité git à non-seulement reconnaître volontairement notre abjection, mais l'aimer et s'y complaire, et non point par manquement de courage et générosité, mais pour exalter tant plus la divine Majesté et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de nous-mêmes. Et c'est cela à quoi

je vous exhorte ; et que pour mieux entendre, sachez qu'entre les maux que nous souffrons, les uns sont abjects et les autres honorables ; plusieurs s'accoutument aux honorables, mais presque nul ne veut s'accoutumer aux abjects. Voyez un dévotieux ermite, tout déchiré et plein de froid ; chacun honore son habit gâté avec compassion de sa souffrance ; mais, si un pauvre artisan, un pauvre gentilhomme, une pauvre demoiselle, en est de même, on l'en méprise, on s'en moque ; et voilà comme sa pauvreté est abjecte. Un religieux reçoit dévotement une âpre censure de son supérieur, ou un enfant de son père : chacun appellera cela mortification, obédience et sagesse ; un chevalier et une dame en souffrira de même de quelqu'un, et, quoique ce soit pour l'amour de Dieu, chacun l'appellera couardise<sup>1</sup> et lâcheté. Voilà donc encore un autre mal abject. Une personne a un chancre au bras et l'autre l'a au visage : celui-là n'a que le mal, mais celui-ci, avec le mal, a le mépris, le dédain et l'abjection. Or je dis maintenant qu'il ne faut pas seulement aimer le mal, ce qui se fait par la vertu de la patience, mais il faut aussi chérir l'abjection, ce qui se fait par la vertu de l'humilité.

De plus, il y a des vertus abjectes et des vertus honorables ; la patience, la douceur, la simplicité et l'humilité même, sont des vertus que les mon-

<sup>1</sup> Bassesse.

dains tiennent pour viles et abjectes ; au contraire, ils estiment beaucoup la prudence, la vaillance et la libéralité. Il y a encore des actions d'une même vertu, dont les unes sont méprisées et les autres honorées ; donner l'aumône et pardonner les offenses, sont deux actions de la charité ; la première est honorée d'un chacun, et l'autre méprisée aux yeux du monde. Un jeune gentilhomme ou une jeune dame, qui ne s'abandonnera pas au dérèglement d'une troupe débauchée, à parler, jouer, danser, boire, vêtir, sera brocardé et censuré par les autres, et sa modestie sera nommée ou bigoterie ou afféterie ; aimer cela, c'est aimer son abjection. En voici d'une autre sorte : nous allons visiter les malades ; si on m'envoie au plus misérable, ce me sera une abjection selon le monde ; c'est pourquoi je l'aimerai ; si on m'envoie à ceux de qualité, c'est une abjection selon l'esprit ; car il n'y a pas tant de vertu ni de mérite, j'aimerai donc cette abjection. Tombant emmi la rue, outre le mal, on en reçoit la honte ; il faut aimer cette abjection. Il y a même des fautes éśuelles il n'y a aucun mal que la seule abjection, et l'humilité ne requiert pas qu'on les fasse expressément ; mais elle requiert bien qu'on ne s'inquiète point quand on les aura commises ; telles sont certaines sottises, incivilités et inadvertances, lesquelles, comme il faut éviter autant qu'elles soient faites, pour obéir à la civilité et prudence, aussi faut-il, quand elles

sont faites, acquiescer à l'abjection qui nous en revient et l'accepter de bon cœur pour suivre la sainte humilité. Je dis bien davantage si je me suis dérégé par colère ou par dissolution à dire des paroles indécentes, et desquelles Dieu et le prochain est offensé, je me repentirai vivement et serai extrêmement marri de l'offense, laquelle je m'essayerai de réparer le mieux qu'il me sera possible; mais je ne laisserai pas d'agréer l'abjection et le mépris qui m'en arrive; et, si l'un se pouvait séparer d'avec l'autre, je rejetterais ardemment le péché et garderais humblement l'abjection.

Mais, quoique nous aimions l'abjection qui s'ensuit du mal, si ne faut-il pas laisser de remédier au mal qui l'a causée par des moyens propres et légitimes, et surtout quand le mal est de conséquence. Si j'ai quelque mal abject au visage, j'en procurerai la guérison; mais non pas que l'on oublie l'abjection laquelle j'en ai reçue. Si j'ai fait une chose qui n'offense personne, je ne m'en excuserai pas, parce qu'encore que ce soit un défaut, si est-ce qu'il n'est pas permanent, je ne pourrais donc m'en excuser que pour l'abjection qui m'en revient; or c'est cela que l'humilité ne peut permettre. Mais, si, par mégarde ou par sottise, j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je réparerai l'offense par quelque véritable excuse, d'autant que le mal est permanent et que la charité m'oblige de

l'effacer. Au demeurant il arrive quelquefois que la charité requiert que nous remédiions à l'abjection pour le bien du prochain, auquel notre réputation est nécessaire; mais, en ce cas-là, ôtant notre abjection de devant les yeux du prochain pour empêcher son scandale, il la faut serrer et cacher dedans notre cœur, afin qu'il s'en édifie.

Mais vous voulez savoir, Philothée, quelles sont les meilleures abjections, et je vous dis clairement que les plus profitables à l'âme et agréables à Dieu sont celles que nous avons par accident ou par la condition de notre vie, parce que nous ne les avons pas choisies; ains les avons reçues telles que Dieu nous les a envoyées, duquel l'élection est toujours meilleure que la nôtre. Que s'il en fallait choisir, les plus grandes sont meilleures, et celles-là sont estimées les plus grandes, qui sont plus contraires à nos inclinations, pourvu qu'elles soient conformes à notre vacation; car, pour le dire une fois pour toutes, notre choix et élection gâte et amoindrit presque toutes nos vertus. Ah! qui nous fera la grâce de pouvoir dire avec ce grand roi: *Ja choisi d'être abject en la maison de Dieu, plutôt que d'habiter es tabernacles des pécheurs*<sup>1</sup>. Nu ne le peut, chère Philothée, que celui qui, pour nous exalter, vécut et mourut en sorte qu'il fût l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple.

<sup>1</sup> Ps. LXXXIII, 11.

— Je vous ai dit beaucoup de choses qui vous sembleront dures quand vous les considérerez ; mais, croyez-moi, elles seront plus douces que le sucre et le miel quand vous les pratiquerez.

---

## CHAPITRE VII

### COMMENT IL FAUT CONSERVER LA BONNE RENOMMÉE, PRATIQUANT L'HUMILITÉ

La louange, l'honneur et la gloire ne se donnent pas aux hommes pour une simple vertu, mais pour une vertu excellente ; car par la louange nous voulons persuader aux autres d'estimer l'excellence de quelques-uns ; par l'honneur, nous protestons que nous l'estimons nous-mêmes ; et la gloire n'est autre chose, à mon avis, qu'un certain éclat de réputation qui rejaillit de l'assemblage de plusieurs louanges et honneurs. Si que les honneurs et louanges sont comme des pierres précieuses, de l'amas desquelles réussit<sup>1</sup> la gloire comme un émail. Or l'humilité, ne pouvant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller ou devoir être préférée aux autres, ne peut aussi permettre que nous recherchions la louange, l'honneur, ni la gloire qui sont dus à la seule excellence. Elle consent bien

<sup>1</sup> Ressort.

néanmoins à l'avertissement du sage, qui nous admoneste d'avoir soin de notre renommée, parce que la bonne renommée est une estime, non d'aucune excellence, mais seulement d'une simple et commune prud'homie et intégrité de vie, laquelle l'humilité n'empêche pas que nous ne reconnaissons en nous-même, ni par conséquent que nous en désirions la réputation. Il est vrai que l'humilité mépriserait la renommée, si la charité n'en avait besoin ; mais, parce qu'elle est l'un des fondements de la société humaine, et que sans elle nous sommes non-seulement inutiles, mais dommageables au public, à cause du scandale qu'il en reçoit, la charité requiert et l'humilité agréee que nous la désirions et conservions précieusement.

Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles-mêmes ne sont pas beaucoup prisables<sup>1</sup>, servent néanmoins de beaucoup, non-seulement pour les embellir, mais aussi pour conserver les fruits tandis qu'ils sont encore tendres ; ainsi la bonne renommée, qui de soi-même n'est pas une chose fort désirable, ne laisse pas d'être très-utile, non-seulement pour l'ornement de notre vie, mais aussi pour la conservation de nos vertus et principalement des vertus encore tendres et faibles. L'obligation de maintenir notre réputation et d'être tels que l'on nous estime force un courage géné-

<sup>1</sup> Très-précieuses.



reux d'une puissante et douce violence. Conservons nos vertus, ma chère Philothée, parce qu'elles sont agréables à Dieu, grand et souverain objet de toutes nos actions. Mais, comme ceux qui veulent garder les fruits ne se contentent pas de les confire, ains les mettent dedans des vases propres à la conservation d'eux ; de même, bien que l'amour divin soit le principal conservateur de nos vertus, si est-ce que nous pouvons encore employer la bonne renommée, comme fort propre et utile à cela.

Il ne faut pas pourtant que nous soyons trop ardens, exacts et pointilleux à cette conservation, car ceux qui sont si douillets et sensibles pour leur réputation ressemblent à ceux qui, pour toutes sortes de petites incommodités, prennent des médecines, car ceux-ci, pensant conserver leur santé, la gâtent tout à fait ; et ceux-là, voulant maintenir si délicatement leur réputation, la perdent entièrement ; car, par cette tendreté<sup>4</sup>, ils se rendent bizarres, mutins, insupportables, et provoquent la malice des médisants.

La dissimulation et mépris de l'injure et calomnie est pour l'ordinaire un remède beaucoup plus salutaire que le ressentiment, la conteste et la vengeance ; le mépris les fait évanouir ; si on s'en courrouce, il semble qu'on les avoue. Les crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent,

<sup>4</sup> Susceptibilité.

ni certes la médisance, sinon ceux qui s'en mettent en peine.

La crainte excessive de perdre la renommée témoigne une grande défiance du fondement d'icelle, qui est la vérité d'une bonne vie. Les villes qui ont des ponts de bois sur des grands fleuves craignent qu'ils ne soient emportés à toutes sortes de débordements, mais celles qui les ont de pierre n'en sont en peine que pour des inondations extraordinaires ; ainsi, ceux qui ont une âme solidement chrétienne méprisent ordinairement les débordements des langues injurieuses ; mais ceux qui se sentent faibles s'inquiètent à tout propos. Certes, Philothée, qui veut avoir réputation envers tous la perd envers tous, et celui mérite de perdre l'honneur qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vraiment infâmes et déshonorés.

La réputation n'est que comme une enseigne, qui fait connaître où la vertu loge ; la vertu doit donc être en tout et par tout préférée. C'est pourquoi si l'on dit : Vous êtes un hypocrite, parce que vous vous rangez à la dévotion ; si l'on vous tient pour homme de bas courage, parce que vous avez pardonné l'injure, moquez-vous de tout cela. Car, outre que tels jugements se font par des niaises et sottés gens, quand on devrait perdre la renommée, si ne faudrait-il pas quitter la vertu, ni se détourner du chemin d'icelle, d'autant qu'il faut préférer le fruit aux feuilles, c'est-à-dire le bien intérieur et

spirituel à tous les biens extérieurs. Il faut être jaloux, mais non pas idolâtre de notre renommée, et comme il ne faut offenser l'œil des bons, aussi ne faut-il pas vouloir contenter celui des malins. La barbe est un ornement au visage de l'homme, et les cheveux à celui de la femme : si on arrache du tout le poil du menton et les cheveux de la tête, malaisément pourra-il jamais revenir ; mais, si on le coupe seulement, voire qu'on le rase, il recroîtra bientôt après et reviendra plus fort et touffu ; ainsi, bien que la renommée soit coupée, ou même tout à fait rasée par la langue des médisans, *qui est*, dit David, *comme un rasoir affilé*<sup>1</sup>, il ne se faut point inquiéter, car bientôt elle renaitra, non-seulement aussi belle qu'elle était, ains encore plus solide. Mais si nos vices, nos lâchetés, notre mauvaise vie, nous ôtent la réputation, il sera malaisé que jamais elle revienne, parce que la racine en est arrachée. Or la racine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle, tandis qu'elle est en nous, peut toujours reproduire l'honneur qui lui est dû.

Il faut quitter cette vaine conversation, cette inutile pratique, cette amitié frivole, cette hantise folâtre<sup>2</sup>, si cela nuit à la renommée ; car la renommée vaut mieux que toutes sortes de vains contentements. Mais si, pour l'exercice de piété, pour l'a-

<sup>1</sup> Ps. LI, 4. — <sup>2</sup> Cette fréquentation pleine de légèreté.

vancement en la dévotion et acheminement au bien éternel, on murmure, on gronde, on calomnie, laissons aboyer les mâtins contre la lune. Car, s'ils peuvent exciter quelque mauvaise opinion contre notre réputation, et par ainsi couper et raser les cheveux et la barbe de notre renommée, bientôt elle renaitra, et le rasoir de la médisance servira à notre honneur, comme la serpe à la vigne, qu'elle fait abonder et multiplier en fruits.

Ayons toujours les yeux sur Jésus-Christ crucifié ; marchons en son service avec confiance et simplicité, mais sagement et discrètement ; il sera le protecteur de notre renommée, et, s'il permet qu'elle nous soit ôtée, ce sera pour nous en rendre une meilleure, ou pour nous faire profiter en la sainte humilité, de laquelle une seule once vaut mieux que mille livres d'honneurs. Si on nous blâme injustement, opposons paisiblement la vérité à la calomnie ; si elle persévère, persévérons à nous humilier, remettant ainsi notre réputation avec notre âme ès mains de Dieu : nous ne saurions la mieux assurer. Servons Dieu par la bonne et mauvaise renommée, à l'exemple de saint Paul, afin que nous puissions dire avec David : *O mon Dieu, c'est pour vous que j'ai supporté l'opprobre et que la confusion a couvert mon visage*<sup>1</sup>.

J'excepte néanmoins certains crimes, si atroces

<sup>1</sup> Ps. LXVIII, 8.

et infâmes que nul n'en doit souffrir la calomnie, quand il s'en peut justement décharger, et certaines personnes, de la bonne réputation desquelles dépend l'édification de plusieurs; car, en ce cas, il faut tranquillement poursuivre la réparation du tort reçu, suivant l'avis des théologiens.

---

### CHAPITRE VIII

#### DE LA DOUCEUR ENVERS LE PROCHAIN, ET REMÈDE CONTRE L'IRE <sup>1</sup>

Le saint chrême, duquel, par tradition apostolique, on use en l'Église de Dieu, pour les confirmations et bénédictions, est composé d'huile d'olive mêlée avec le baume, qui représente, entre autres choses, les deux chères et bien-aimées vertus qui reluisaient en la sacrée personne de Notre-Seigneur; lesquelles il nous a singulièrement recommandées, comme si par icelles notre cœur devait être spécialement consacré à son service et appliqué à son imitation. *Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur* <sup>2</sup>. L'humilité nous perfectionne envers Dieu, et la douceur envers le prochain. Le baume, qui, comme j'ai dit ci-dessus, prend toujours le dessous parmi toutes liqueurs,

<sup>1</sup> La colère. — <sup>2</sup> Matth., xi, 29.

représente l'humilité; et l'huile d'olive, qui prend toujours le dessus, représente la douceur et débonnairété, laquelle surmonte toutes choses et excelle entre les vertus, comme étant la fleur de la charité; laquelle, selon saint Bernard, est en sa perfection, quand non-seulement elle est patiente, mais quand outre cela elle est douce et débonnaire. Mais prenez garde, Philothée, que ce chrême mystique, composé de douceur et d'humilité, soit dedans votre cœur; car c'est un des grands artifices de l'ennemi de faire que plusieurs s'amuse aux paroles et contenance extérieures de ces deux vertus, qui n'examinant pas bien leurs affections intérieures, pensent être humbles et doux, et ne le sont néanmoins nullement en effet; ce que l'on reconnaît parce que, nonobstant leur cérémonieuse douceur et humilité, à la moindre parole qu'on leur dit de travers, à la moindre petite injure qu'ils reçoivent, ils s'élèvent avec une arrogance non pareille. On dit que ceux qui ont pris le préservatif que l'on appelle communément la graisse de saint Paul <sup>4</sup> n'enflent point étant mordus et piqués de la vipère, pourvu que la graisse soit de la fine; de même, quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vraies, elles nous garantissent de l'enflure et ardeur que les injures ont accoutumé de provoquer en nos cœurs. Que si étant piqués et mordus par les médi-

<sup>4</sup> Prétendu remède dont le nom rappelle une circonstance de la vie du grand apôtre. *Act.*, xxviii.

sants et ennemis, nous devenons fiers, enflés et dépités, c'est signe que nos humilités et douceurs ne sont pas véritables et franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce saint et illustre patriarche Joseph, renvoyant ses frères d'Égypte en la maison de son père, leur donna ce seul avis : « *Ne vous courroucez point en chemin* <sup>1</sup>. » Je vous en dis de même, Philothée ; cette misérable vie n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ; ne nous courrouçons donc point en chemin les uns avec les autres ; marchons avec la troupe de nos frères et compagnons, doucement, paisiblement et amiablement ; mais je vous dis nettement et sans exception : Ne vous courroucez point du tout, s'il est possible ; et ne recevez aucun prétexte, quel qu'il soit, pour ouvrir la porte de votre cœur au courroux ; car saint Jacques dit tout court et sans réserve que *l'ire de l'homme n'opère point la justice de Dieu* <sup>2</sup>. Il faut voirement résister au mal et réprimer les vices de ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement. Rien ne mate tant l'éléphant courroucé que la vue d'un agnelet, et rien ne rompt si aisément la force des canonnades que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoique accompagnée de raison, que celle qui n'a aucune autre origine que la raison

<sup>1</sup> *Gen.*, xlv, 24. — <sup>2</sup> *Jac.*, i, 20.

seule ; car l'âme raisonnable étant naturellement sujette à la raison, elle n'est sujette à la passion que par tyrannie ; et partant, quand la raison est accompagnée de la passion, elle se rend odieuse, sa juste domination étant avilie par la société de la tyrannie. Les princes honorent et consolent infiniment les peuples, quand ils les visitent avec un train de paix ; mais, quand ils conduisent des armées, quoique ce soit pour le bien public, leurs venues sont toujours désagréables et dommageables, parce qu'encore qu'ils fassent exactement observer la discipline militaire entre les soldats, si ne peuvent-ils jamais tant faire qu'il n'arrive toujours quelque désordre, par lequel le bonhomme est foulé. Ainsi, tandis que la raison règne et exerce paisiblement les châtimens, corrections et réprehensions, quoique ce soit rigoureusement et exactement, chacun l'aime et l'approuve ; mais, quand elle conduit avec soi l'ire, la colère et le courroux, qui sont, dit saint Augustin, ses soldats, elle se rend plus effroyable qu'amiable : et son propre cœur en demeure toujours foulé et maltraité. Il est mieux, dit le même saint Augustin écrivant à Profuturus, de refuser l'entrée à l'ire juste et équitable que de la recevoir, pour petite qu'elle soit, parce qu'étant reçue, il est malaisé de la faire sortir ; d'autant qu'elle entre comme un petit surgen, et en moins de rien elle grossit et devient une poutre. Que si une fois elle peut gagner la

nuit, et que le soleil se couche sur notre ire, ce que l'Apôtre défend <sup>1</sup>, se convertissant en haine, il n'y a quasi plus moyen de s'en défaire ; car elle se nourrit de mille fausses persuasions, puisque jamais nul homme courroucé ne pensa son courroux être injuste.

Il est donc mieux d'entreprendre de savoir vivre sans colère que de vouloir user modérément et sagement de la colère ; et, quand par imperfection et faiblesse nous nous trouvons surpris d'icelle, il est mieux de la repousser vitement que de vouloir marchander avec elle ; car, pour peu qu'on lui donne de loisir, elle se rend maîtresse de la place et fait comme le serpent qui tire aisément tout son corps où il peut mettre la tête. Mais comment le repousserai-je ? me direz-vous. Il faut, ma Philothée, qu'au premier ressentiment que vous en aurez, vous ramassiez promptement vos forces, non point brusquement ni impétueusement, mais doucement, et néanmoins sérieusement ; car, comme on voit es audiences de plusieurs Sénats et Parlements que les huissiers criant : Paix là ! font plus de bruit que ceux qu'ils veulent faire taire, aussi il arrive maintes fois que, voulant avec impétuosité réprimer notre colère, nous excitons plus de trouble en notre cœur qu'elle n'avait pas fait, et le cœur étant ainsi troublé ne peut plus être maître de soi-même.

<sup>1</sup> *Epiques.*, iv, 26.

Après ce doux effort, pratiquez l'avis que saint Augustin, déjà vieil, donnait au jeune évêque Auxilius : « Fais, dit-il, ce qu'un homme doit faire. Que s'il t'arrive ce que l'homme de Dieu dit au psaume : *Mon œil est troublé de grand colère*, recours à Dieu, criant : *Ayez miséricorde de moi, Seigneur*, afin qu'il étende sa dextre <sup>1</sup> pour réprimer ton courroux. » Je veux dire qu'il faut invoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agités de colère, à l'imitation des apôtres tourmentés du vent et de l'orage emmi les eaux ; car il commandera à nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande. Mais toujours je vous avertis que l'oraison qui se fait contre la colère présente et pressante doit être pratiquée doucement, tranquillement et non point violemment, ce qu'il faut observer en tous les remèdes qu'on use contre ce mal.

Avec cela, soudain que vous vous apercevrez avoir fait quelque acte de colère, réparez la faute par un acte de douceur, exercé promptement à l'endroit de la même personne contre laquelle vous vous serez irritée ; car, ainsi que c'est un souverain remède contre le mensonge que de s'en dédire sur-le-champ, aussitôt que l'on s'aperçoit de l'avoir dit, ainsi est-ce un bon remède contre la colère de la réparer soudainement par un acte contraire de

<sup>1</sup> Sa droite.

douceur; car, comme l'on dit, les plaies fraîches sont plus aisément remédiables.

Au surplus, lorsque vous êtes en tranquillité et sans aucun sujet de colère, faites grande provision de douceur et débonnairété, disant toutes vos paroles et faisant toutes vos actions, petites et grandes, en la plus douce façon qu'il vous sera possible; vous ressouvenant que l'épouse, au Cantique des cantiques, n'a pas seulement le miel en ses lèvres et au bout de sa langue, mais elle l'a encore dessous la langue, c'est-à-dire dans la poitrine; et n'y a pas seulement du miel, mais encore du lait<sup>4</sup>, car aussi ne faut-il pas seulement avoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encore toute la poitrine, c'est-à-dire, tout l'intérieur de notre âme. Et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est-à-dire la suavité de la conversation civile avec les étrangers, mais aussi la douceur du lait entre les domestiques et proches voisins; en quoi manquent grandement ceux qui en rue semblent des anges, et, en la maison, des diables.

<sup>4</sup> *Cant. cant.*, iv, 11.

---

## CHAPITRE IX

### DE LA DOUCEUR ENVERS NOUS-MÊMES

L'une des bonnes pratiques que nous saurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous-mêmes, ne dépitant jamais contre nous-mêmes ni contre nos imperfections. Car, encore que la raison veut que quand nous faisons des fautes nous en soyons déplorables et marris, si faut-il néanmoins que nous nous empêchions d'en avoir une déplaisance aigre et chagrine, dépituse et colère. En quoi font une grande faute plusieurs qui, s'étant mis en colère, se courroucent de s'être courroucés, entrent en chagrin de s'être chagrinés, et ont dépit de s'être dépités. Car, par ce moyen, ils tiennent leur cœur confit et détrempé en la colère; et, si bien il semble que la seconde colère ruine la première, si est-ce néanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle colère à la première occasion qui s'en présentera; outre que ces colères, dépits et aigreurs que l'on a contre soi-même tendent à l'orgueil, et n'ont origine que de l'amour-propre, qui se trouble et s'inquiète de nous voir imparfaits. Il faut donc avoir un déplaisir de nos fautes, qui soit paisible, rassis et ferme. Car, comme un juge châtie bien mieux les mé-